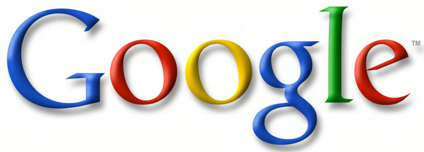


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

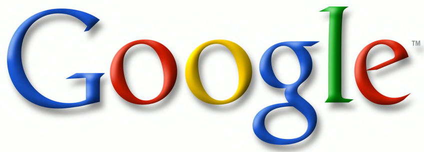
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND



Engt.
6 pl.
12 hat pièces

Masson de Pezay

Vet. Fr. II B. 1795

B


Nouvelle Zelis au bain.
Poëme
En Six Chants.
Nouvelle Edition
A Geneve

LA
NOUVELLE ZÉLIS
AU BAIN,

POËME EN SIX CHANTS.



DR. JOSÉ AUGUSTO NOGUEIRA SAMPAIO
ILHA TERCEIRA

A GENEVE;

Et se trouve à PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, à l'Image S. Joseph.

M. DCC. LXVIII.


OCT 1987

LETTRE

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE***

EN LUI ENVOYANT LE POÈME

DE LA NOUVELLE

ZÉLIS AU BAIN.

C'EST à vous, mon ami, que j'adresse mes Vers, parce que vous savez fort bien que, faire des Vers & remplir ses devoirs, sont deux choses très-compatibles.

MAIS s'il étoit une Profession où ce délassement fût moins permis, ce ne seroit assûrément pas la nôtre. Ce ne seroit pas dans un état, où, malgré les entraves de la discipline, tout doit encore respirer l'air

de la liberté ; où les plus grands ſuccès dépendans du reſſort de l'imagination, tout ce qui pourra l'exercer & l'étendre, ſera convenable ; où l'humanité ayant ſi ſouvent beſoin de la ſenſibilité de l'ame pour plaider ſa cauſe, tout ce qui pourra la nourrir ſera eſſentiel ; où le caractère national enfin, a fait de la gaïté même, une vertu néceſſaire.

OUI, mon cher Chevalier, vous ſavez quitter Polibe pour Chaulieu, & n'en reprenez Polibe qu'avec plus de courage. Vous concluez que ces rigides Cenſeurs avançant, que quand on fait le métier de Polibe, on ne doit pas lire Chaulieu, finiſſent toujours par ne lire ni l'un ni l'autre. Vous riez avec moi de ces oiſifs, moins ſévères, que mal-intentionnés, qui n'ayant pas la force de mieux faire que

les autres, trouvent plus court de publier que les autres font mal, & perdent si justement leurs peines dans un siècle où nous voyons à quel point les amusemens de la société peuvent s'allier aux plus sérieuses occupations.

Nous ne sommes plus, grace au Ciel, dans ces temps de barbarie, où l'ignorance étoit un des privilèges des rangs. Les Muses s'approchent, sans trembler, d'un trône, où les conduit la même main qui en dispense les faveurs. On peut aujourd'hui, sans déroger, vouloir étendre les bornes de son esprit; & ceux qui soutiennent le contraire prouvent seulement que l'on ne déroge point, pour n'avoir pas le sens commun.

Vous n'avez pas oublié que le bon Henri IV faisoit des Vers; que des Plai-

nes d'Ivri, il voloit à *Anet*, & que ce ne fût qu'après avoir fait retentir les Rives de l'Eure, du nom de la belle Gabrielle, qu'il rentra Vainqueur dans Paris. Vous savez qu'avant lui le Héros de Pharsale cultiva les Lettres, & vous admirez enfin, avec toute l'Europe, cet Aléxandre du Nord qui joue de la flûte quand ses tambours cessent de battre, & compose alternativement, pour ses Généraux, des Instructions militaires, & des Epîtres philosophiques.

Pour moi, qui n'ai pas tant d'affaires que ces grands modèles, (n'ayant pas l'honneur de commander autant de Dragons qu'ils ont de milliers d'hommes à conduire), j'avoue, sans en rougir, que le commerce des Muses est le charme de ma vie, comme l'étude de mon métier en est l'oc-

cupation ; je consacre à la Poësie les momens, que ceux qui me condamnent, employent à médire. Si j'y joignois tous les instans qu'ils perdent à ne rien faire, on pourroit, peut-être, m'accuser avec plus de justice, de donner trop de temps aux Belles-Lettres ; & n'en déplaise à ces charmans Dénonciateurs, toutes réflexions faites, j'ose préférer le ridicule d'écrire à celui de ne savoir pas lire.

Les Vers, la Musique & les Arts, sont à mon esprit, ce que le sommeil est à mon corps ; ils le rajeunissent. On voit souvent l'Indien détendre son arc pour lui donner plus d'élasticité.

(*a*) Las de suivre nos colonnes à travers les communications pénibles de la

(*a*) Tout cet alinéa a trait à la guerre d'Ita-

côte de Gênes, & les défilés des Appennins, je trouve bien doux de m'asseoir quelquefois sous le berceau où Zélis sommeille; de voler des bords de (b) l'Eurotas aux rives de la (c) Bormida; de retourner aux Campagnes de la fertile Morée, & de quitter enfin ma Nayade nouvelle, pour passer le Tanaro à la nâge, en suivant le Vainqueur à (d) Bassignana.

---

lie, & particulièrement à la Campagne de 1745, dont l'Auteur de cette Lettre donnera incessamment la Relation, avec la Traduction & Réfutation de celle qui a été écrite en Latin par Bonamici, alors Officier dans le Régiment de Tarragone.

(b) L'EUROTAS, sur les bords duquel on place la Scène du Poëme, arrose une partie de la Morée.

(c) LA Bormida, Rivière qui s'embouche dans le Tanaro, près d'Aléxandrie.

(d) BASSIGNANA, Village situé sur la rive

ON ne peut pas toujours s'occuper d'objets qui exigent une grande application. Une des Loix le plus généralement établie par la Nature, est que le repos doit succéder au travail. Après avoir franchi le sommet des Montagnes, le Cerf se repose dans la Vallée ; le Lion qui vient de chercher sa pâture en rugissant, se repose sur l'herbe qu'ensanglante sa proïe ; & cette terre, qui nourrit le Cerf, le Lion & l'Homme, se repose à son tour, après avoir enrichi le Laboureur, qui la cultive. Avouons-le ; mon ami, l'homme, sur-tout, n'a pas le droit de se croire infatigable, & convenons encore qu'un genre de repos, qui

gauche du Tanaro, au-dessus du confluent de cette Rivière ; dans le Pô. Le Roi de Sardaigne y avoit assis son Camp en 1745, & y fut déposté & battu le 26 Septembre, & non le 5 Octobre, comme le prétend l'Historien Bonamici.

devient pour lui une occupation intéressante, mérite à juste titre, qu'il lui donne la préférence sur tous les autres.

Tels sont les Arts, mon cher Chevalier; les Arts, qui seuls d'intelligence avec l'amitié & l'amour, remplissent les heures en les faisant paroître plus rapides; donnent un prix réel aux richesses, & apprennent à s'en passer. Par eux les hommes sont invités à vivre ensemble, & ne sont point effrayés de vivre seuls. Le commerce des Arts adoucit l'ame; & ce n'est que sur le front de leur favori que l'on peut trouver encore l'expression de l'aménité; de l'aménité, qui ne devroit être que le plus naturel des penchans, mais dont tant d'objets qui nous environnent, ont fait une vertu difficile. Jusques à quand réserverons-nous nos hommages à ce qui nous rend malheureux;

heureux ; & le ridicule à ce qui nous console ?

Après cette justification, peut-être trop personnelle pour être intéressante, il faut bien un peu vous parler du Poëme que je vous envoye, & vous dire pourquoi & comment j'ai refait entièrement cet Ouvrage.

Etant à la Campagne, je trouvai l'ancienne Zélis sur la toilette d'une femme. Je jettois alternativement des yeux de père sur la brochure, & sur la femme des yeux de jeune homme ; (car elle étoit jolie). Je vis bientôt que l'une avoit autant besoin de parure, que l'autre avoit le droit de s'en passer. Quelques réflexions de ma part, de plus ingénieuses de la part de celle qui m'écoutoit, me déterminèrent à retoucher

cette première & imparfaite production de ma plume.

Une des remarques de Madame de *** tomboit sur le ressort du second Chant de l'ancienne Zélis au Bain. Vous vous rappellez, (ou vous ne vous rappellez pas), que Zélis prenant la voix du Berger Lisis, pour celle d'Hilas, son amant, & l'entendant adresser sa Chanson à Philis, devenoit jalouse, comme de raison. C'est ce pitoyable moyen que proscrivit très-justement mon aimable Critique. » Vous trouveriez » donc tout simple, me dit-elle, que votre » Maîtresse prît la voix d'un autre pour la » vôtre. Si cela étoit, ajouta-t-elle, les en» tretiens qu'elle auroit à la brune, pour» roient avoir leurs inconvéniens ». Je convins de mon tort, promis de le réparer, & reconnus dans cet Arrêt, le tact délicat

que la nature accorde aux femmes, & dont les hommes leur doivent encore la foible portion qu'ils peuvent en acquérir.

Le quatrième & dernier Chant du même Ouvrage me parut susceptible de plusieurs autres observations. Madame de *** les avoit faites aussi-bien que moi, sans doute ; mais elle fut moins franche à me les communiquer. Vous avez sûrement remarqué qu'Hilas, par un courage digne de la jeunesse, & plus encore de l'amour, après avoir arraché Zélis aux flots en courroux, se trouve pendant la nuit sur une rive éloignée, habillé comme un homme qui sort du bain, & près d'une Bergère, vêtue selon le même costume. Vous avez ris, à-coup-sûr, de la mal-adresse avec laquelle me rendant alors victime de la vraisemblance, je laissois dormir mon Hé-

ros. J'étudiois probablement la Physique dans ce temps-là : mais depuis ayant un peu feuilleté le Livre de la Société, j'ai reconnu qu'un Héros qui s'avisoit de dormir près d'une jolie femme, pouvoit bien être dans la nature, mais n'en n'étoit pas plus intéressant.

Je résolus donc de commencer les changemens du Poëme par cette correction importante ; & (m'étant mis à l'ouvrage pour corriger quelques Vers) j'ai fini par faire un Poëme tout neuf, & malheureusement une fois plus long que le premier. Je dis malheureusement pour ceux qui auront la complaisance de le lire. J'avouerai que pour moi j'ai trouvé qu'il finissoit encore trop tôt. C'étoit un songe agréable que j'avois à mes ordres ; & il y a peu de journées qui n'ayent besoin d'être terminées par un joli rêve.

Je plains ceux dont l'âpreté cinique refuse à ses fictions innocentes, le prix qui leur est dû; qui, pour se livrer à des erreurs toujours plus tristes, & si souvent plus dangéreuses, traitent toutes les erreurs riantes, de Fables ridicules & puériles. Puériles ? Et tant-mieux; c'est un plaisir bien vraiment sage, que celui d'être longtemps enfant. Je dirai plus, c'est le plaisir des honnêtes gens. Car les ames, bien avec elles-mêmes, sont seules susceptibles d'en jouir.

Tous ces détails un peu surannés de la Bergerie, mais rajeunis par l'imagination du Poëte; ces scênes mélancoliques; ces esquisses champêtres, même avec leurs défauts, auront toujours un prix pour les cœurs sensibles. Amans de la nature; ces riens enchanteurs, feront pour eux, ce

qu'eſt pour nous le Portrait & le Bracelet de cheveux de notre Maîtreſſe. Ces colifichets ne ſont pas l'amour; mais convenons-en, quand nous méconnoiſſons leur valeur, nous méritons bien un peu notre congé.

CROYEZ-MOI, quittons nos hochets le plus tard qu'il nous ſera poſſible. Goûtons encore ces diſtractions de l'enfance; par le plaiſir qu'elles nous cauſent, elles annoncent que nous concervons quelque choſe de l'innocence du premier âge.

MÉFIONS-NOUS de ces Docteurs taciturnes, proſcrivant tout ce qui n'eſt pas auſſi mauſſade qu'eux, voilant leur incapacité du manteau de la Pédanterie, & voulant faire accroire, que pour ſervir les hommes, il faut abſolument les ennuyer.

Mais si, d'un côté, la sensibilité met un prix à ces jeux, & en prolonge les jouissances; de l'autre, il faut avouer que les cœurs sensibles sont, plus que les autres, susceptibles de les perdre. Ce calme de l'ame, qui permet seul de les goûter; cette intérieure sécurité, (qui seule dispose à recevoir les impressions du bonheur). Cœurs faciles & tendres, dont-elle devroit être l'appanage, en jouissez-vous, en pouvez-vous jouir ici? Que d'objets l'altérent! que d'événemens la détruisent! que de blessures vous font saigner! Vous nés pour l'amitié céleste & pour l'amour fidèle, est-ce parmi des amis faux, des époux perfides que vous pouvez être tranquilles? Vous, pures comme votre essence, ames douces & fières, que la bassesse dégoûte, que l'orgueil révolte, que le mensonge effarouche,

que l'intolérance déchire, est-ce ici que vous pouvez être heureuses ?

Il est, oh ! mon ami, il est une sensibilité généreuse qui, au défaut d'infortunes personnelles, nous fait souffrir des infortunes générales, & même étrangères. Le cri de la douleur n'a pas besoin d'être l'expression de ses propres souffrances, pour faire tressaillir l'ami de l'humanité ? Le luxe du Riche insolent, ne nous blesse t-il donc plus, dès que son char n'étourdit plus nos oreilles ? L'Infortuné que vous avez rencontré le matin, vous laisse-il seul quand vous vous renfermèz le soir chez vous ? Non, je vous connois mieux; vous aimez, vous honorez les malheureux, & c'est pour cela que je vous aimerai toute ma vie.

Mais sur quels Tableaux attirai-je vos regards ?

regards? Entrons plutôt dans le Bocage; où vous êtes attendu par Zélis; ouvrez les portes de votre imagination à la troupe des fictions aimables; songez à la plus jolie femme que vous connoissiez, à une moins belle, si vous l'aimez davantage; & pardonnez ce bavardage, mon cher Chevalier, à celui qui renouvelle le serment déja fait, de partager vos dangers à la Guerre, comme vos plaisirs, pendant la Paix.

FIN.



Ch. Eisen inv. *B. De Ghendt Sculp.*



LA NOUVELLE ZÉLIS AU BAIN,

POËME.

CHANT PREMIER.

JE veux chanter une ſimple mortelle
Qu'amour fit naître au bord de l'Eurotas ;
Si l'on régnoit quand on eſt la plus belle,
Elle eût régné dans ces heureux climats.
Mais qu'ai-je dit ? à t'aſſeoir ſur un trône,
Tendre Zélis, que pourrois-tu gagner ?

A la beauté que sert une couronne?
La beauté plaît, & c'est plus que régner.

D'UNE eau limpide arroser les corbeilles
Qui présentoient à ses jeunes abeilles
La fleur du thym disputée aux Zéphirs;
Dans le cristal des plus pures fontaines,
De ses brebis tremper les riches laines;
Voilà les soins qui charmoient ses loisirs:
Elle ignor it qu'il fût d'autres plaisirs.
Un beau Pigeon, un Pigeon bien fidèle,
Partageoit seul ces naïves amours.
Au fin duvet qui vêtissoit son aîle,
Par cent baisers prodigués tous les jours,
Zélis prêtoit une blancheur nouvelle.
L'oiseau chéri voltigeoit sur sa main,
Eparpilloit sa longue chevelure,
Ouvroit le voile attaché sur son sein,
Ne recevoit pour seule nourriture
Que le millet, & les seuls grains choisis
Qu'il déroboit aux lèvres de Zélis.
Il suit la Nymphe aux champs, dans la montagne,
Semble oublier, caressé dans ses bras,

Jusqu'aux besoins d'avoir une compagne;
Besoin d'aimer que Zélis ne sent pas.

MAI reparut, & sa première aurore
Fut le signal de la fête de Flore.
Zélis est prête, & vole au rendez-vous:
Avec Zélis, les Amouts y vont tous;
Et son Pigeon voltigeant sur sa tête,
Veut être aussi le témoin de la fête.
Un bois touffu de myrtes toujours verds,
Par les Zéphirs défendu des hivers,
Etoit le temple, où toute la contrée
Venoit servir l'Immortelle adorée.
Douze chemins, couverts par des berceaux
D'épines en fleurs, & d'arbustes nouveaux,
Aboutissoient à la rive du fleuve
Qui d'une eau pure, en tout temps, les abbreuve.
Tous les bergers réveillés par l'Amour,
Dans ces beaux lieux ont dévancé le jour.
Pour recevoir les folâtres bergères,
Ils ont orné les chaloupes légères;
Et pour soustraire au Soleil redouté
Le frêle éclat du teint de la beauté,

Ont enlacé dans les flottans cordages,
De verds feſtons, dépouilles des bocages.
L'onde blanchit ſous l'effort des rameurs :
Avec leurs cris au loin, écho répéte
L'accord du luth, le ſon de la muſette,
Et mille voix qui rediſent en chœurs
L'hymne adreſſée à la reine des fleurs.
La troupe vole, approche de la rive ;
L'heureux amant ſoulève dans ſes bras
Le doux fardeau de ſa belle Captive.
Liſe a les ſoins du chanteur Ménalcas :
Contre ſon ſein Amintas porte Aline,
Liſis, Théone, & Mélibée, Aleine.
Zélis paroît : mille bras empreſſés,
Pour l'obtenir, ſont vers elle élancés :
Soudain commence une joûte galante ;
Chacun prétend à la gloire brillante
De tranſporter la Nymphe ſur ſes bords ;
Et ſur la barque alors empriſonnée,
Zélis paroît la ſeule abandonnée ;
Quand elle eſt ſeule, objet de tant d'efforts :
Sur un ſeul pied en avant étendue,
Elle s'élance, & ſemble ſuſpendue :

Pour obéir au ſouverain des Dieux,
Telle eſt Iris, prête à quitter les Cieux.
Aux tendres ſoins qu'Hilas met à la lutte,
Que l'on voit bien le tréſor qu'il diſpute!
Hilas l'obtient, & la tendre Zélis,
Par un ſourire en double encor le prix.

Mais à l'Autel on porte les offrandes,
Il eſt orné des plus fraîches guirlandes;
Le jeune Amant qui, d'une tendre fleur,
Vient enrichir la couronne de Flore,
Soigneuſement en garde une autre encore,
Pour la Beauté qui régne ſur ſon cœur.
De nouveaux jeux dévoilent d'autres graces.
Vole, Zélis, viens imprimer tes traces
Sur les tapis que l'on va parcourir.
Le long d'un pré qui vient de refleurir,
Un bruit connu raſſemble les Bergères:
Ainſi les fleurs brillent dans nos parterres.
Vole, Zélis, le prix vient de s'offrir:
Le diſputer, ce ſera l'obtenir.

Le ſignal ſonne, & la bande folâtre

Court à la gloire, & trouve le plaiſir.
Dans cet élan combien de ſeins d'albâtre
Sont mis à nud par l'aîle du Zéphir !
Chaque rival, au but courant lui-même,
Forme des vœux pour la Nymphe qu'il aime.
Que ne peut-il, pour mieux hâter ſes pas,
Au but marqué, la porter dans ſes bras ?
En ce moment, pour témoin de ſa gloire,
Chaque Beauté doit avoir ſon Amant :
Jugez, jugez, combien, en ce moment,
On fait d'efforts pour ſaiſir la victoire.
Elle eſt douteuſe, & l'avantage égal.
Long-temps l'eſſain des jeunes Atalantes
Ne céde rien dans ces courſes brillantes.
Mais du Triomphe, Hilas donne un ſignal ;
L'air retentit de cent voix éclatantes,
Et le Berger s'élançant vers le prix,
Arrive à temps, pour l'offrir à Zélis.

QUELLE rougeur, en ce moment colore
Ton tein charmant, belle Nymphe de Flore !
Tendre Zélis, la fatigue du jour
Te fait rougir, mais bien moins que l'Amour.

Qu'un

Qu'un *prix* est doux, que les palmes sont chères,
Quand notre gloire est le commun bonheur!
En admirant ton sourire enchanteur,
Chaque Berger crut te devoir un cœur;
Ta modestie a celui des Bergères,
Et leur tribut n'est pas le moins flatteur.

MAIS, voyez-vous, sous ce platâne antique,
Le simple apprêt de ce festin rustique?
Dans cet argile, en vase façónné,
Déja ruissèle un albâtre liquide:
Déja Bacchus de pampre couronné,
Verse les flots de sa pourpre fluide:
L'heureux Pasteur devient un Echanson.
Des tendres fruits que permet la saison,
On a semé la naissante fougère,
Et le Berger obtient de sa Bergère
Un doux baiser, pour prix d'une chanson.

AH! dans ce jour, fête d'un Dieu volage,
(Celle de Flore est celle de Zéphir)
Dans ce beau jour qui va trop tôt finir,
Que de cœurs vrais l'amour fidèle engage!

Entendez-vous les regrets des Amans,
En voyant fuir des heures aussi chères ?
Que j'aime à voir dans ces tristes momens
Rouler des pleurs dans les yeux des Bergères !

Il faut quitter ce qu'on aime le mieux ;
Le Soleil fuit, la fin du jour s'avance :
En se donnant des gages amoureux,
On cherche en vain à consoler l'absence :
Dans ces bienfaits, par l'Amour apprêtés,
L'argent, ni l'or ne sont point incrustés.
C'est un ruban ; c'est une pannetière :
Ce sont des riens ; mais des riens sûrs de plaire :
Ah ! pour l'amour, le plus simple feston,
Est un trésor, alors qu'il est un don.
En ce moment, des mains de la plus belle,
Que recevra l'amant le plus fidele ?
Au tendre Hilas, que donnes-tu, Zélis ?
C'est une coupe, heureux & noble prix,
Qu'aux jeux du Chant obtint jadis ton Père :
Il sut chanter ainsi que tu sais plaire.
En vain l'Artiste a, sur ce beau présent,
De son ciseau fait le plus docte usage ;

Au tendre Hilas pardonne en ce moment,
S'il ne ſent pas tout le prix de l'ouvrage.
Il voit ta bouche, organe des amours,
Preſſer le bord qu'il doit preſſer toujours;
De quoi peut-il s'occuper davantage?

C'EN eſt donc fait, l'on retourne au rivage,
De mille feux ſentant brûler ſon cœur:
Chacun s'éloigne à regret du bocage,
Et connoiſſant l'Amour pour ſon vainqueur.

NON, cet amour, dont les coupables flâmes
Brillent aux yeux, ſans échauffer les ames,
Dont le nom ſeul fait fuir la volupté;
Non, ce faux Dieu, dont la triſte puiſſance
Se borne, hélas! à tromper l'innocence,
Et fait un jeu des pleurs de la Beauté:
Mais cet amour qu'accompagnent ſans ceſſe
Le tendre eſpoir, préférable à l'yvreſſe,
Ce trouble heureux, ce ſilence flatteur,
Deſirs ſecrets, jouiſſances muettes,
Faites pour l'ame, & ſon premier bonheur;
Le vrai plaiſir, & ſes faveurs diſcrettes,

Les jeux, les ris, & quelquefois les pleurs,
Souvent plus doux que les ris enchanteurs.
A ses accens, la nature attentive,
Pare les champs de nouvelles couleurs :
Pour les amans sa fraîcheur est plus vive ;
C'est pour eux seuls qu'elle produit des fleurs.
Si tous les ans un dôme de verdure
Vient ombrager la voûte des bosquets,
C'est pour tromper les regards indiscrets ;
C'est que l'amour & la volupté pure
Veulent toujours que leurs biens soient secrets.
Sans les amans, que serviroient l'ombrage
Et le gason, que, sous l'épais feuillage,
Au doux Printemps, font naître les Zéphirs ?
L'ombrage est fait pour voiler les plaisirs ;
Et le gazon ? . . . L'amour en fait l'usage. . . .

JEUNES Amans, où portez-vous vos pas ?
Que fait Zélis au fond de son Village ?
Loin de Zélis, ah ! que peut faire Hilas ?
Zélis gémit, Hilas souffre & desire.
A tout moment l'un & l'autre soûpire,
L'amant tout haut, la bergère tout bas :

Que je les plains ! l'abſence eſt ſi cruelle !
Voir ce qu'on aime, eſt un ſi grand plaiſir ! . . .
Mais ſur le ſort de ce couple fidèle,
Raſsûrons - nous, ma Muſe me révèle
Qu'amour bientôt ſaura le réunir.

FIN DU PREMIER CHANT.



Ch. Eisen inv. E. De Ghendt Sculp.







LA NOUVELLE
ZÉLIS AU BAIN,
POËME.

CHANT SECOND.

S'IL eſt au monde une Beauté rebelle,
Ah! plaignons-la ; mais plaignons à leur tour,
Et les moutons, & l'oiſeau d'une Belle
Qui s'abandonne aux charmes de l'amour.
Zélis, hier, vit Hilas à la fête ;
Et ſes troupeaux manquent d'herbe aujourd'hui :

Son beau Pigeon roucoulant ſon ennui,
Vient vainement ſe bercer ſur ſa tête,
Ou ſur ſon Sein tendrement repoſer;
A peine, hélas! obtient-il un baiſer.
Adieu, pigeons, troupeaux, toiſons, abeilles!
Non, ce n'eſt plus pour eux que tu t'éveilles,
Zélis, Zélis, quel changement ſoudain!
Quel changement du ſoir au lendemain!

Le lendemain, dans le même bocage,
Elle vint fuir les feux brûlans du jour;
Zélis plutôt, Zélis ſenſible & ſage,
Fuyoit Hilas & les feux de l'Amour.
Tout ſert ce Dieu pour tromper l'innocence.
Sous ce berceau ſombre & myſtèrieux
Zélis n'eſt pas ſi ſeule qu'elle penſe:
Elle y vient fuir un amant dangereux;
Le tendre Hilas y cherche ſa préſence:
Soyons plus vrais, ils ſe cherchent tous deux.

Près d'un ruiſſeau la bergère eſt placée.
La voyez-vous comme elle eſt abaiſſée
Négligemment, pour arrêter cette eau;

Et

Et par degré, quand la Nymphe charmante
Veut incliner ſon front vers le ruiſſeau ;
Comme les plis de ſa robe mouvante,
Se modelant ſur ſa taille élégante,
Aux yeux d'Hilas, qui ſoupire tout bas,
En marquent bien les contours délicats !

MAIS au plaiſir d'approcher la Bergère,
Hilas, caché quelques momens, preféré
De voir Zélis dans ce trouble amoureux,
Cet abandon tendre & voluptueux,
Où la Beauté, qui ſe croit ſolitaire,
Laiſſe ſon cœur ſe trahir dans ſes yeux.

ZÉLIS n'a point dormi depuis la veille ;
(La nuit paiſſible, où le mieux on ſommeille,
On le ſait bien, n'eſt pas la nuit du jour
Où notre cœur eſt bleſſé par l'Amour).
Ses yeux touchans, chargés d'un doux nuage ;
Ses yeux baiſſés, demandant des pavots,
Semblent moins vifs, mais n'en ſont pas moins beaux ;
Son col panché, dont le lys eſt l'image,
Juſqu'à ſon ſein incliné mollement,

Suit du sommeil le progrès nonchalant.
Dans nos jardins que le Zéphir néglige,
Telle une fleur s'affaisse sur sa tige.

ZÉLIS s'endort dans le sein des erreurs ;
C'étoit Psiché dormant parmi des fleurs.
C'étoit Vénus, & Vénus sans parure.
Telle autrefois, au bord du Simois,
Elle s'offrit aux regards de Pâris ?
Mais pour Hilas caché sous la verdure,
C'est plus encor, c'est la tendre Zélis.

QUE fit Hilas ? Que fait-on quand on aime ?
L'ignorez-vous ? Hilas étoit Amant.
Le desir ose, & non le sentiment :
L'on tente peu quand l'amour est extrême.
Hilas aimoit ; il sut l'art de jouir,
Sans ces faveurs qu'un tendre cœur ignore,
Qu'il ne veut point, quand il faut les ravir.
Hilas voyoit la Beauté qu'il adore :
Plus délicat, il eut plus de plaisir.

QUI peut causer cette douce contrainte ?

» Quel est l'objet de ce rêve enchanteur ?
» Qu'il est heureux, dit Hilas plein d'ardeur !
» La volupté sur son visage est peinte ;
» La volupté s'y joint à la pudeur :
» Accord charmant, que vous flattez mon cœur !
» Ah ! si j'étois l'objet de ce mensonge ....
» Que j'aimerois à causer sa rougeur !
» Que j'aimerois : (oui, ne fût-ce qu'un songe,)
» Qu'ai-je entendu ? Zélis appelle Hilas !
» Je suis aimé ! Dieux ! quel bonheur suprême !
» Ah ! si j'osois .... Et pourquoi n'oser pas ?
» Est-ce offenser la Beauté qui nous aime,
» Que de vouloir mourir entre ses bras ?
» Près de l'objet à qui l'on a sçu plaire ;
» Près de l'objet de nos plus tendres feux,
» Qu'on est tenté d'être un peu téméraire,
» Quand il ne faut qu'oser pour être heureux » !

Zélis se plaint ; elle semble éperdue.
Zélis, qu'as-tu ? qu'as-tu, belle Zélis ?
C'est une fleur par l'orage abattue,
Qui garde encor son tendre coloris.
Sa bouche encor nomme celui qu'elle aime,

Mais ce n'est plus avec ce nom charmant ;
Titre amoureux, envié des Dieux même,
Le titre heureux, le doux titre d'Amant :
Par toi l'objet d'une flâme si pure ;
Par toi, Zélis, le cœur le plus constant,
Le cœur d'Hilas est appellé parjure !
Il veut voler ; mais au bruit des rameaux,
Zélis s'éveille : en faut-il davantage ?
Le doux Zéphir, le murmure des eaux,
Du foible oiseau, le plus léger ramage,
Un rien ; suffit pour troubler le repos
De la Beauté qui redoute un volage.

La Nymphe, en pleurs, entr'ouvre ses beaux yeux
» Ah ! je revois ! Fuyez, (s'écria-t'elle)
» Fuyez, fuyez, sommeil trop douloureux :
» J'ai trop gémi de votre erreur cruelle.
» Est-il donc vrai qu'il trahiroit mon cœur ?
» Non, je rêvois quand je l'ai cru trompeur ;
» Et quand Hilas me dit que j'étois belle,
» Quand je reçus le prix des mains d'Hilas,
» Qu'il me jura d'être toujours fidele,
» Il est certain que je ne rêvois pas.

» AH! dit Hilas, d'une voix attendrie,
» Prononce enfin ſur le ſort de ma vie.
» En ſommeillant, tu m'as nommé vainqueur :
» Que le ſommeil alors te rendoit belle :
» Un rêve, hélas! m'a fait croire au bonheur ;
» Mais tu rêvas que j'étois infidele :
» Belle Zélis, un rêve eſt bien trompeur!

JOUR de bonheur, de tranſport & d'ivreſſe ;
Que les moments vont leur paroître courts !
Que de ſermens de s'adorer toujours !
Déjà l'Amour ſourit de la promeſſe ;
Mais l'Amour voit Zélis & ſon Amant,
Et ce Dieu même oſe croire au ſerment.
Quels tendres ſoins vont remplir leurs journées !
Quelles ſeront pour tous deux fortunées !
Que de plaiſirs pour Hilas & Zélis !
Qui ſçait aimer, à tout ſçait mettre un prix.
La fleur qu'Hilas fouloit ſur le rivage,
Eſt un tréſor dont Zélis a l'hommage.
Ce tapis verd qui les reçoit tous deux,
Eſt-ce un gazon ? c'eſt un trône à leurs yeux.
Jadis leur voix, ſans grace & ſans cadence,

De leurs cœurs froids peignant l'indifférence,
En ſons confus s'exhaloient dans les airs :
Ils ont aimé, leurs chants ſont des concerts.
Le bonheur naît pour nos Amans fidèles :
Ils s'aiment bien, tout eſt bonheur pour eux.
Pour eux auſſi le Temps reprend ſes aîles ;
Car le temps vole, alors qu'on eſt heureux.

L'OMBRE s'étend dans les fraîches campagnes ;
Le Soleil fuit, caché par les montagnes :
Précipité de ſon dôme d'azur,
Sur ſon paſſage il ranime & colore
Les vaſtes flancs de ce nuage obſcur,
Et l'occident que l'aſtre en feu décore,
Reſplendiſſant de l'éclat le plus pur,
Fait oublier les couleurs de l'aurore.
La nuit tranquille avance lentement,
Vient, par degré, voiler le firmament ;
Et la prairie humide de roſée,
Pompant les ſucs dont elle eſt arroſée,
Attend en paix le retour du matin,
Pour rendre alors à l'aurore vermeille,

En doux parfums, les trésors que la veille
A doucement épanchés dans son sein.
Zélis entend, dans le fond du bocage,
Tous les oiseaux redoubler leur ramage.
Ah ! si le soir, lui dit le tendre Hilas,
Les séparoit, ils ne chanteroient pas.

Il faut pourtant regagner son Village !
Que de projets faits pour le lendemain !
On se dispute à qui, le plus matin,
Le lendemain, sera sous cet ombrage.
Si nos Amans prenoient leur vrai chemin,
Zélis, à droite, iroit dans le bocage,
A gauche Hilas retourneroit soudain :
Mais en amour, est-ce ainsi qu'on voyage ?
L'on va, l'on vient : adieu, mon cher Hilas :
Adieu, Zélis ; on s'embrasse, on soupire ;
On fait deux pas, tournant toujours les yeux ;
Puis l'on revient encor pour ne rien dire :
Mais deux Amans parlent-ils jamais mieux,
Que dans l'instant qu'ils se taisent tous deux ?
Les voilà donc marchant dans la nuit sombre :

Qu'ont-ils besoin des rayons du grand jour ?
Pour les guider dans l'épaisseur de l'ombre,
Ils ont tous deux le flambeau de l'Amour.

FIN DU SECOND CHANT.




TAYLOR INST.
OXFORD



Ch. Eisen inv. *E. De Ghendt Sculp.*



LA NOUVELLE ZÉLIS AU BAIN, POËME.

CHANT TROISIEME.

LE jour se leve & rend à la nature
Tous ses attraits, aux jardins leur parure,
Au firmament son azur ranimé,
Au frais lilas son bouquet parfumé,
Un vif émail à l'anémone éclose,
Au lys l'albâtre, & la pourpre à la rose.

Echo redit la musique des airs ;
Et le soleil rajeunit l'univers.

Dans ce beau jour qu'un doux rayon colore,
De loin, Hilas a dévancé l'aurore.
Zélis paroît, le Ciel est plus serein ;
» Hilas, dit-elle, & qu'as-tu dans ton sein ?
» Ah ! comme il bat, Hilas, comme il palpite !

HILAS.

» C'est le plaisir, oui, c'est lui qui m'agite
» En ce moment ; car je vais rendre heureux
» Ce que Zélis, peut-être, aime le mieux,
» Ton beau Pigeon, tiens, voilà sa compagne :
» Le lys paroît moins blanc dans la campagne.
» Tiens, ma Zélis, tiens, pour qu'ils soient heureux ;
» Il faut toujours que les Pigeons soient deux.

ZÉLIS.

» Ah ! donne, Hilas, vois-tu comme elle est belle !
» A mon Pigeon elle sera fidelle.

HILAS.

» Et tu crois donc, Zélis, que la beauté
» Annonce un cœur soumis à la constance ?
» Que ton Amant, avec cette espérance,

» Doit être sûr de ta fidélité !

ZÉLIS.

» Mais ta Colombe à mon Pigeon ressemble ?

HILAS.

» Pour en juger, il faut les voir ensemble !

ZÉLIS.

» Mais la Colombe, Hilas, & le Pigeon
» Différent-ils seulement par leur nom ?

HILAS propose un moyen de s'instruire,
Zélis l'approuve avec un doux sourire.
Moyen charmant, secret de volupté :
Qu'on est heureux d'instruire la beauté !
Les deux Oiseaux, sous ces saules champêtres ;
Si Zélis veut, vont devenir ses maîtres.
Suivez, Amans, leur manége amoureux.
Leçons d'amour ne sont rien que des jeux.
O douce étude, où la belle Ecoliere
Brûle déja de pouvoir s'engager !
O douce étude, où le tendre Berger
Apprendra tout de la simple Bergere !
Le marché fait d'imiter les Oiseaux,
Zélis détache à l'instant les rézeaux,

Où la Colombe est encor prisonniere.
Viens, ô Vénus, échauffer mes tableaux.

Déja dans l'air la Colombe se joue :
De loin encor le Pigeon fait la roue.
Ah ! je crois bien que les plus doux secrets
Vont, dit Zélis, s'apprendre de plus près.
L'amant aîlé devenu moins timide,
Comprime l'air dans son vol plus rapide;
Ose approcher : il avance, on le fuit.
Zélis veut fuir, soudain Hilas la suit.
Notre Colombe est déja moins rebelle :
A l'imiter la Bergere est fidelle.
Plus lentement la Colombe veut fuir :
De son amant le plus foible soupir
Enfle déja l'albâtre de son aîle,
Leurs cols émus ont frémi de desir,
Et chaque plume a senti le plaisir.
Zélis toujours observe son modéle :
Ce que l'Oiseau peut gagner en blancheur,
Zélis le gagne en vermeille couleur.

Voici vraiment l'instant de la science ;

C'eſt du baiſer la leçon qui commence.
De nos Oiſeaux à demi ſuſpendus,
Je vois d'ici les deux becs confondus;
Prês à goûter la volupté ſuprême,
Je vois auſſi nos Amans à leur tour,
Yvres, brûlans de deſirs & d'amour.
» Ah! dit l'Amante, au jeune Amant qu'elle aime,
» Que de plaiſirs à la fois je reſſens!
Son ſein palpite, & ſes doux battements
Vont dénouer le ruban qui le touche;
Des demi mots échappent à ſa voix,
Les doux baiſers ont humecté ſa bouche,
Baiſers d'Hilas vous ſurpaſſez vos droits!

MAIS qui l'eût dit, qu'une étude ſi tendre
Devoit finir par brouiller nos Amans?
Que les plaiſirs ſont voiſins des tourmens!
Zélis, hélas! ne veut plus rien apprendre;
Zélis veut être à l'inſtant ſans témoin.
Hilas s'éloigne, & non pas ſans murmure;
Ah! convenons qu'en telle conjoncture,
De ſolitude une Belle a beſoin.

MAIS un rival caché par le feuillage,
Avoit ſuivi les charmantes leçons
Qu'aux deux Amans donnoient les deux Pigeons.
Combien Hilas ſouffriroit davantage,
S'il apprenoit qu'un autre les partage!
» Qu'il ſeroit doux, diſoit Almon charmé,
» De recueillir ce qu'Hilas a ſemé!

L'ADROIT Paſteur approchoit de cet âge
Où des amours le cortége volage,
Fermant l'oreille à nos vœux les plus doux,
Déja s'apprête à s'éloigner de nous;
Où, ſi de fleurs notre front ſe couronne,
Elles ſont moins de printems que d'automne;
Où, par malheur, avec moins de deſirs,
On veut avoir preſqu'autant de plaiſirs;
Mais où perdant de ſes droits ſur les Belles,
On aime aſſez à s'en venger ſur elles:
Almon enfin étoit ſur le retour.
Il a quitté l'officieux ombrage,
Et le voilà conduit vers le rivage
Par la malice autant que par l'amour.

ZÉLIS le voit, sa surprise est extrême.
» Ah! lui dit-il, apprends-moi donc, Zélis,
» Qui t'a donné la Colombe d'Elmis?
» D'Elmis, Almon? Oui d'Elmis elle-même;
» Seroit-ce Hilas qui t'a fait ce présent?
» Elmis & lui sont du même Village;
» Il la connoît, on ne peut davantage.
» Elmis prétend qu'Hilas est son Amant,
» Je n'en crois rien.... Mais, quoi! sur ton visage,
» Quelle rougeur, Zélis, quel feu soudain!
» C'est là chaleur qui colore ton tein?
» Aussi pourquoi fuir l'abri du feuillage?
» De mon troupeau dans ce bois renfermé,
» Nymphe charmante, accepte le laitage:
» Ah! qu'il est frais! comme il est parfumé!
» Que ce côteau donne un bon pâturage!
» On croit sentir le genêt embaumé.

ZÉLIS jalouse, inquiéte, incertaine,
Consent à tout; Almon franchit la plaine,
Vole, revient & rapporte à l'instant
Ce lait si pur que la Bergere attend.

Mais dans quel vase offre-t-il ce breuvage ?
Ciel ! c'est la coupe...
» Est-elle bien à toi ?
» Lui dit Zélis, Almon, parle, dis-moi ?
» D'où la tiens-tu ? ...

ALMON.

„ Ce n'est point un mystère,
» Hilas l'obtint des mains d'une Bergère.
» Pour un baiser Elmis l'obtint de lui ;
» Pour un mouton je l'ai d'elle aujourd'hui.

» Barbare Hilas, dit Zélis, quel outrage !

ALMON.

» Serois-tu donc la rivale d'Elmis ?

» Barbare Hilas ! répéte encor Zélis.

ALMON.

» Quoi ! tu donnas cette coupe au volage ?
» Regarde-la : vois-tu comme à l'entour
» On a gravé l'emblême de l'amour ;
» Mais de l'amour bien tendre & bien fidele ?
» Vois-tu, Zélis, vois-tu de ce côté,
» Ce beau Pigeon & cette Tourterelle ?
» Des vrais Amans, c'est le parfait modéle.

» Vois-tu

» Vois-tu ce chien sur ce bord arrêté ?
» Symbole encor de la fidélité.
» Ah ! si l'Artiste en gravant cet Ouvrage,
» Avoit prévu qu'il deviendroit un don
» Pour un Berger inconstant & volage,
» Il n'auroit dû graver qu'un papillon.

ZÉLIS.

» Rends-moi la coupe & reprends un mouton,
» Dix au-delà, si tu veux, davantage.

» Non, dit Almon, non, ce n'est pas l'usage :
» Rends le baiser qu'Hilas reçut d'Elmis ;
» Et je te rends la coupe au même prix.

Zélis soupire, & Zélis est plus belle.
Va, cent moutons, dit le Pasteur malin,
Ne valent pas un baiser sur ton sein.
Mais au baiser trouvant Zélis rebelle,
L'adroit Berger a changé de projet :
Almon demande à notre Hebé nouvelle
Le seul ruban qui pare son corset.
Ah ! j'y consens, j'y consens, lui dit-elle,
C'est un présent reçu de l'infidele ;

Zélis l'accorde ; & soudain ce bienfait,
Malgré la coupe, est suivi d'un regret.
Zélis s'enfuit pour pleurer un parjure ;
Tandis qu'Almon tout fier de sa parure,
Toujours jaloux des plaisirs qu'il n'a pas ;
Pour s'en venger, suit les traces d'Hilas.

FIN DU TROISIÈME CHANT.


Ch. Eisen inv. B. De Ghendt Sculp.


TAYLOR INST.
OXFORD



Ch. Eisen Inv. et Del. *De Longueil Sculp. 1763.*



LA NOUVELLE ZÉLIS AU BAIN, POËME.

CHANT QUATRIEME.

L'ASTRE du jour embrâse le jardin,
Où le zéphir se jouoit au matin :
Les lys brûlés, sur leurs tiges s'affaissent ;
Les tricolors sur les gazons s'abaissent ;
Le beau pavot perd son éclat vermeil ;
L'aigle abattu sous les feux qui renaissent,

N'ose fixer le Palais du Soleil.
O Temple verd, ô Berceau frais & sombre;
De ces forêts fier & superbe Roi,
Chêne orgueilleux, maintenant c'est à toi
De dispenser les trésors de ton ombre!
Toi, dont les eaux coulent si lentement,
O toi, dont l'urne, en fécondant ces treilles;
Leur prête un frais que leur ombre te rend;
Pure fontaine, arrose ces corbeilles.

Le tendre Hilas toujours plus amoureux;
Toujours errant dans la sombre vallée,
Loin de Zélis plaintive & désolée,
Cherche sa coupe & la demande aux Dieux.
Eh! sans ce don, plus cher qu'un Diadême;
Comment paroître aux yeux de ce qu'il aime?
Il traversa la forêt au matin,
A la forêt il retourne soudain.
Aux bords fleuris du ruisseau de Glicère;
Le triste Hilas s'est assis un moment,
Il y défit sa belle Pannetiere:
Vers ce rivage il revole à l'instant;

A cet Amant Zélis cherche une excuſe :
L'amour le ſert, la vanité l'accuſe ;
Car au Hameau, comme dans la Cité,
Un peu d'orgueil ſuit toujours la beauté.
De ſon côté notre Almon plein de ruſe,
Cherche par-tout le Paſteur qu'il abuſe.
Almon ſait bien que l'aſpect d'un rival
Pour le combat fut toujours un ſignal ;
D'un piége adroit il prétend faire uſage ;
L'art peut ſervir, même dans les combats,
L'art peut ſervir au défaut du courage :
L'ardent Hilas peut bien faire un faux pas.
Enfin peſant le riſque & l'avantage,
Almon croit voir qu'en dépit de l'Amour,
Il pourroit bien, avec un peu d'adreſſe,
De ſon rival enlever, dans un jour,
Le beau ruban, la coupe & la Maîtreſſe.

COMMENT s'y prendre ? Hilas eſt dangereux ;
Il eſt Amant, il ſera courageux ;
On l'eſt toujours, quand on combat pour plaire :
Il eſt Amant, il ſera téméraire.

DANS un vallon où les troupeaux bêlans
Viennent brouter les tapis verdoyans
Du ferpolet & du treffle fauvage ;
Où l'épaiffeur du riche pâturage
Permet à peine aux regards des Bergers
D'y découvrir la corne des Béliers,
Chefs des troupeaux paiffans dans cet herbage ;
Dans un détour de ce riche vallon,
Bien-tôt le piége eft dreffé par Almon :
C'eft un cordeau qu'un faule du rivage
Voit à fon tronc d'un côté retenu,
Et qu'un buiffon garni de fon feuillage,
A quelques pas, tient auffi fufpendu.
Dans le touffu des herbes abondantes,
Le lacs trompeur par fon poids abaiffé,
Eft fous des fleurs au même inftant placé.

„ AH ! dit Almon, en fouriant d'avance,
„ Qu'il fera là mollement renverfé !
Il ne veut point de fanglante vengeance ;
Car ce Berger, qui fut jadis Amant,
Eft fort malin, mais point du tout méchant.

L'ADROIT Pasteur n'a pas à l'aventure
Choisi ce lieu propre à son imposture :
Nos fiers Rivaux se rencontrent tous deux :
Tu sais, Amour, lequel doit être heureux.
Soudain Almon fait briller sur sa tête
Le beau Feston de sa fausse conquête :
Hilas croit tout. Ah ! quand on est Amant,
On croit toujours le mal trop aisément.
Un mot d'Almon confirme encor l'offense.
L'ardent Hilas s'apprête à la vengeance.
Et l'œil en feu semble essayer son bras.

D'ABORD Almon veut, par son éloquence,
A son Rival prouver qu'il ne faut pas,
Pour un ruban, livrer tant de combats.
„ Quoi ! lui dit-il, crois-tu que la volage,
„ Si tu me bats, t'en aime davantage ?
„ Si par hazard Hilas étoit vaincu,
„ Plairoit-il plus, quand je l'aurois battu ?
„ Sans nuls combats, moi, j'ai déja su plaire ;
„ Du beau ruban je suis déja paré :
„ Si je m'expose encor pour la Bergere,
„ Battu, crois-moi, je serois adoré.

HILAS frémit & d'amour & de rage :
L'adroit Almon dans le détour l'engage,
Toujours recule, & ſait mettre entre deux
Le lacs trompeur que l'herbe cache aux yeux.
Alors brûlant d'un amoureux courage ;
» Eh bien, dit-il, j'accepte tes défis ;
» Mais du combat Zélis ſera le prix.
Hilas conſent, & ce Berger fidele
Se croit vainqueur, puiſqu'il combat pour elle.
De ſes yeux noirs, à fleur-de-tête ouverts,
Chaque regard a le feu des éclairs ;
En longs replis ſa belle chevelure
De flots d'ébene entoure ſa ceinture ;
C'eſt un Hector ſous les traits de Pâris ;
Dans tous les ſiens la jeuneſſe déploie
Les doux tréſors dont l'Amour fait ſa proie ;
Ces nerfs tendus, ces muſcles aſſortis,
Effroi d'Almon, & l'eſpoir de Zélis.
Hilas doit tout aux ſoins de la nature.
Le vrai courage a-t-il beſoin d'armure ?
Foibles ſecours ! l'art dont ſe ſert Hilas
Eſt la valeur, ſes armes ſont ſes bras.
Almon le fixe & lentement s'avance ;



Comme le vent, Hilas vole, s'élance ;
Il va tomber dans le perfide lacs.
D'Almon alors le courage commence.
A l'artifice opposant la vigueur,
Hilas combat, se relève, retombe :
Almon l'accable au moment qu'il succombe...
Trop tôt pourtant Almon se croit vainqueur.
D'un bras nerveux son rival l'entrelasse,
Rompt ce lien dont Almon l'embarrasse ;
Le fait enfin chanceler à son tour,
Retombe encor, se releve, & terrasse
Almon tremblant, qui convient dans ce jour
N'être plus fait pour la lutte & l'amour.
Hilas saisit sa dépouille flottante ;
Tandis qu'Almon, par le mal qu'il a fait,
De son malheur se console en secret,
Hilas poursuit sa marche impatiente ;
Goûte un moment l'espoir trop douloureux
D'humilier une parjure Amante ;
Croit la haïr, & la cherche en tous lieux.

TEL dans les mois où le pompeux automne
Mûrit les dons de l'Amant d'Erigone,

Le cerf en feu, brâmant ſes fiers amours,
Pouſſe dans l'air ſes ſoupirs longs & ſourds:
Mais qu'un Rival à la ſuperbe tête
Oſe prétendre à ſa belle conquête,
Soudain il vole, il s'agite, il rugit:
Sous leurs efforts la terre, au loin, mugit;
L'air s'épaiſſit de leurs chaudes haleines:
Leurs flancs heurtés vont ébranler les chênes;
Et le Vainqueur multipliant ſes bonds,
Franchiſſant tout dans ſa courſe légere;
Vient retrouver la Biche ſolitaire,
Qui l'attendoit dans le creux des vallons.

HILAS bien-tôt approche de la rive;
Où ſolitaire, & rêveuſe, & craintive,
Zélis ſongeoit à ce baiſer d'Elmis.
Mais que voit-il en retrouvant Zélis?

LA Nymphe alors ſe croyant ſeule au monde,
Dans un ruiſſeau, voiſin de l'Eurotas,
(Sans aucun voile,) à la vague de l'onde
Va confier ſes innocens appas.

BEL Eurotas, ta rive fortunée
A retenti des amoureux accens
Dont Appollon adoucit ſes tourmens
Quand il perdit la fille de Pénée.
Quand Jupiter du plus beau feu brûla,
Sur ton rivage on vit auſſi deſcendre
L'Oiſeau divin qui, des bords du Méandre,
Vint triompher de la tendre Léda.
Bel Eurotas, aujourd'hui viens m'apprendre
Les doux accords qu'Appollon fit entendre;
Mais de Léda conviens que le ſouris
Etoit moins doux que celui de Zélis.

QU'AS-TU donc fait de ta fureur ſi vaine?
Heureux Hilas! ah! quel eſt ton eſpoir!
N'étant point vu, que ne vas-tu point voir?
L'Amour ſourit, ſa victoire eſt certaine.
Ah! que ce Dieu, Zélis, ſait bien trahir
Tous les efforts qu'on fait pour te haïr!

DÉJA la Nymphe a, d'une main tremblante,
Saiſi le nœud qui tient en ſon corſet
Tous les tréſors de ſa taille élégante,

Le nœud résiste, & Zélis plus ardente,
Rougit bien-tôt en le voyant défait.
Le corset tombe ; une gorge naissante
Repousse en vain la gaze transparente ;
La gaze reste, Hilas brûle & se tait.
Que vois-je, Amour ? Zélis est sans chaussure ;
Hilas s'enflamme, & Diane murmure.
Laissons gronder la Déesse des bois :
Pleure à ton tour, partage son injure,
O toi, Vénus, dont Paphos suit les loix ;
Je vois Zélis détacher sa ceinture.

» QUOI ! mon courroux a fait place au desir ?
Disoit Hilas, » inhumaine, infidelle !
» Etre à la fois si perfide & si belle ! . . .
» Que je rougis d'avoir eu du plaisir !

HEUREUX Ruisseau qui baignes cette rive ;
Le tendre Alphée envieroit ton destin,
Et la prairie où ton onde est captive ;
Puisque Zélis se cache dans ton sein.

FIN DU QUATRIEME CHANT.





LA NOUVELLE *ZÉLIS AU BAIN*, POËME.

CHANT CINQUIEME.

IL faut, Amour, m'apprendre un grand myſtère ;
Quel eſt, dis-moi, ce ſecret enchanteur,
Que dans les Cours tu ne diſpenſes guère ?
Don réſervé pour la ſimple Bergere,
Ce don qui prête un charme à la laideur,
Et ſans lequel la beauté ne peut plaire.

Amour, dis-moi quelle eſt donc la pudeur?
Où la trouver cette Vierge céleſte
Qui marche nue & n'eſt que plus modeſte?
Que le reſpect accompagne en tous lieux,
Mais ſans jamais effaroucher les jeux;
Dont les beaux yeux où tu choiſis tes armes,
Dont les beaux yeux baiſſés, mais entr'ouverts;
Semblent voiler le reſte de ſes charmes,
Même à l'inſtant qu'ils ſont tous découverts?

FILLE du Ciel, à qui Zélis reſſemble;
Vois ces Amans qu'un ſi beau nœud raſſemble;
Couvre Zélis de ton voile immortel:
Ce bois ſacré devient ton plus beau temple;
Aux yeux d'Hilas qui de loin le contemple,
Cache un moment la Prêtreſſe & l'Autel.

HILAS approche, il voit ſur la verdure,
De ſa Zélis les ſimples vêtemens:
[Hilas voit tout, rien n'échappe aux Amans.]
» Eh bien, dit-il, voilà donc ſa parure?
» Le lin jaloux, ornement de ſon ſein,
» Voilà l'écharpe, & ſur-tout la ceinture

» Qu'elle quitta pour entrer dans ſon bain.

» VOUS qui parez l'inconſtante Bergere,
» Vous l'aiderez plus à tromper qu'à plaire :
» Mais qu'ai-je dit ? Non, non, voiles jaloux,
» Zélis ſauroit plaire & tromper ſans vous.
» Qu'avec regret maintenant je vous touche !
(Hilas pourtant les touche à tout moment :)
» Si de Zélis le cœur étoit conſtant,
» Que de baiſers vous donneroit ma bouche !
(Diſant ces mots, il les baiſe à l'inſtant :)
Mais ces baiſers, quelle plus vive flâme
Font-ils encor reſpirer à ſon ame !
Tantôt chargé d'une humide vapeur,
Son œil ſe ferme, ou s'ouvre avec langueur,
Et tout à coup dans ſes yeux étincelle
Un feu brûlant que l'Amour renouvelle.
Où les calmer, ces renaiſſans deſirs ?
Où ? dit Hilas, dans le ſein des plaiſirs.
C'eſt dans ces flots que ſe baigne ma Belle :
Dans ce Ruiſſeau baignons-nous avec elle.

IL va choiſir au-deſſous du courant,

Un lieu ſecret, une grotte écartée,
Où le Ruiſſeau, deux fois ſe reployant,
Semble vouloir de ſa nappe argentée,
Ceindre toujours cette rive enchantée,
Dont Zélis fait le plus bel ornement.

Que j'aime à voir Hilas dans ce moment
Fuir à vingt pas d'une courſe rapide,
Pour ſe baigner bien loin de la perfide!
De ſes bras nuds il fend déja les flots.

» Elle eſt donc là, dit-il, ſous ce feuillage,
» Dont les diſcrets & flexibles rameaux
» Semblent s'unir, ſe courber en berceaux,
» Pour être encor plus voiſin du rivage,
» Où tant d'attraits ſont cachés ſous les eaux?
» Cette onde fuit, ſa pente eſt invincible.
» On le voit bien; car s'il étoit poſſible
» Qu'un ſeul inſtant elle arrêtât ſon cours,
» Où Zélis eſt, elle ſeroit toujours.
» Mais m'étendant de l'une à l'autre rive,
» Tentons au moins de la tenir captive.
» Quand ils auront humecté tes cheveux,

» Au

» Au moins, Zélis, ces flots voluptueux
» Se mêleront à mes jalouses larmes.
» Crois-moi, Zélis, crois-moi, les flots heureux,
» Qui de plus près auront touché tes charmes,
» Seront connus de mes sens amoureux.

MAIS quel objet vient troubler son yvresse!
C'est de Zélis le fortuné Pigeon;
Et ce Berger va lui dire en chanson
Ce qu'il craindroit de dire à sa Maîtresse.

» Quand ma main lui donna le prix,
» L'autre jour dans le verd Bocage,
» Tendre Oiseau, tu les entendis
» Les vains sermens de la volage.

Déja Zélis reconnoît son Amant,
La Nymphe alors s'abandonne au courant;
Du frais Ruisseau la rive tortueuse
Dérobe encor la Nayade amoureuse:
Hilas, Hilas! que ne peux-tu voler?
Comme les flots autour d'elle s'empressent!
Ces flots si purs, ces flots qui la caressent,
En la quittant, ils doivent te brûler?
L'Onde s'écoule, & tes ardeurs renaissent:

L'Onde qui vient, allume tes desirs;
Celle qui fuit, emporte tes plaisirs.
Mais à chanter le Berger recommence :
Ondes, Zéphirs, Oiseaux, faites silence.
» Hilas devoit voir cependant,
» Avant de voir changer la Belle,
» La tige du lys éclatant
» S'armer d'une épine cruelle.
» L'épine, comme auparavant,
» N'arme que la rose nouvelle;
» Et des rubans de l'infidelle,
» Almon se pare en ce moment!
Soudain Zélis, sous le crystal lympide
Ensevelit ses charmes innocens,
Et du plus creux de sa grotte liquide,
Au beau Pigeon adresse aussi ces chants :
» O toi, des Amans le modéle,
» Oiseau! si, sur les pas d'Elmis,
» L'Amour avoit guidé ton aîle,
» Tu saurois mieux qui, de Zélis
» Ou d'Hilas, est le moins fidéle.
» Tu dirois comment cette Elmis
» Sut payer la coupe chérie...

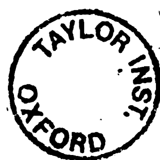
Ma coupe, ô Ciel ! & qui me l'a ravie ?
Dit le Berger se montrant à Zélis. . . .

Quel bruit affreux ! quels éclats de tonnerre !
Le Ciel s'embrâse & fait trembler la Terre.
Du champ de l'air le rayonnant azur
Est éclipsé sous un nuage obscur.
Tous les berceaux du gémissant feuillage
De leur dépouille ont jonché le Bocage.
L'Onde & le Feu se disputent les airs ;
Les noirs torrens vomis par les montagnes,
Changent en mer les plaintives campagnes.
Mon œil blessé fuit les brûlans éclairs.
Zélis, Hilas, regagnez le rivage,
Fuyez, Fuyez. . . . ils demeurent toujours.
L'éclair en vain brille & fend le nuage :
L'œil de l'Amant ne voit que ses Amours.
Il n'est plus tems, & la foudre étincelle.
Qu'ai-je entendu ? Quels lamentables cris !
Volez, Hilas, à la voix de Zélis.
Trop vainement il s'élance vers elle
Comme un rameau par Eole agité,
Par le torrent lui-même est emporté ;

Il ſemble fuir lorſque Zélis l'appelle.
Elle ſuccombe ; ô malheureux Hilas ! ...
Dieux ! quel objet ! Dieux ! Zélis éperdue
Eſt le jouet du fougueux Eurotàs !
Mais, Ciel ! les flots la portent dans ſes bras !
Dans ſes bras nuds, il preſſe Zélis nue.
Tout ce que peut la jeuneſſe & l'amour,
Hilas le peut, il combat, il s'élance ;
Il eſt vainqueur & vaincu tour à tour.
Zélis lui rend la force & l'eſpérance ;
Au ſein des nuits, c'eſt l'aſtre du beau jour.
En vain les flots ont laſſé ſon courage :
Zélis en pleurs ranime ſon tranſport.
Chaque ſuccès pour elle eſt un hommage.
Une careſſe eſt le prix d'un effort.
Nouveaux baiſers & nouvel avantage.
Amour, Amour, nos Amans ſont au port.

FIN DU CINQUIEME CHANT.




TAYLOR INST.
OXFORD



Ch. Eisen inven. N. le Mire Sculp.



LA NOUVELLE
ZÉLIS AU BAIN,
POËME.

CHANT SIXIEME ET DERNIER.

BELLE Vénus ! ô toi l'ame du Monde,
Qui dans les airs embrases de tes feux
L'essain aîlé du peuple harmonieux,
Et les tritons sous l'écume de l'onde ;
Qui de nos monts perçant les flancs poudreux ;
Viens y verser la volupté féconde ;

Toi dont les biens, les plaisirs éternels
Sont les plaisirs que tu fais aux mortels!
C'eſt à préſent qu'il me faut un air tendre:
Vénus, deſcends, deſcends pour me l'apprendre.

MAIS la nuit regne... ô nuit, comme le jour,
Et mieux que lui tu peux ſervir l'amour;
Dans le ſecret de tes ombres heureuſes
Croiſſent ſur-tout les palmes amoureuſes.
Le jour éclaire un fougueux Conquérant:
Mais la nuit ſert les projets d'un Amant.

VOUS des Beautés qui liront cet Ouvrage;
Vous des Beautés dont j'attends un ſouris;
O la plus belle [& même la plus ſage!]
Que feriez-vous, ſi vous étiez Zélis?
Sans vêtemens, ſeule, après un orage,
Près d'un Berger habillé comme vous,
De pleurs de joie arroſant vos genoux;
Près d'un Berger dont le jeune courage
Vous eût ravie aux horreurs du naufrage,
Vous eût ſauvée, au riſque du trépas,
Si vous aimiez?... Triomphe, heureux Hilas!
Goûte le prix de ta flâme conſtante,

Il t'appartient : Zélis n'oppoſe plus
A tes deſirs, que cette main tremblante ;
Que ces ſoupirs, ces engageans refus,
Derniers combats de la pudeur mourante,
Efforts charmants faits pour être vaincus.
O doux momens des langueurs amoureuſes,
Entier oubli des heures douloureuſes,
Comble des biens que l'homme peut goûter !
Calme, tranſports, baiſers, ſoupirs de flâme,
Plaiſirs des ſens unis à ceux de l'ame,
Qui vous connoît, a droit de vous chanter !

Hilas déja craint pour ſa jeune Amante,
L'air de la nuit, ſa fraîcheur pénétrante :
Comment, hélas ! pouvoir l'en garantir ?
Cette Zélis qu'il aime, qu'il adore,
Eſt une fleur qui, pour s'épanouir,
N'a pas beſoin des larmes de l'aurore :
De cette fleur Hilas eſt le zéphir :
Son ſouffle ſeul a droit de l'entr'ouvrir.
Il tremble, il craint qu'un rien ne l'endommage ;
Seul, inconnu, ſur un lointain rivage,
Pendant la nuit quel ſecours découvrir ?

Il cherche encor, & ne voit que lui-même
Qui puiſſe au froid dérober ce qu'il aime.
Tu vois ſon but, Amour, tu l'applaudis.

En ce moment ſi des voûtes céleſtes
Il doit tomber quelques vapeurs funeſtes,
Il veut au moins en préſerver Zélis.
» Permets, dit-il, qu'à ta bouche de roſe
» Hilas uniſſe une bouche mi-cloſe,
» Que mon ſein touche au lys de ton beau ſein;
» Qu'en la baiſant je couvre la foſſete
» Que ſur ta joue Amour exprès a faite,
» Où le zéphir vient cacher ſon larcin,
» Où le ſourire a choiſi ſa retraite,
» Et que l'aurore au retour du matin,
» Viendroit remplir de ſes perles glaçantes,
» Croyant verſer ſes larmes odorantes
» Dans le calice embaumé d'un jaſmin....
Il dit & fait tout ce qu'il vient de dire.
Tout eſt couvert & tout eſt careſſé;
Un ſein d'albâtre eſt à l'inſtant preſſé
Sur un beau ſein qui palpite & ſoupire.

Mais

MAIS ſans brûler, réchauffe-t-on Zélis ?
De nouveaux ſoins valent un nouveau prix.
Hilas l'obtient, & témoin de ſa gloire,
L'Amour écrit ſa ſeconde victoire :
Ah ! qu'elle eſt douce !... Extaſe du bonheur ;
Par tous ſes ſens, paſſez juſqu'à ſon cœur !
Trop enivré de ſon plaiſir extrême,
Il n'en jouit d'abord que pour lui-même ;
Mais par degré il double ſa valeur,
En le voyant goûté par ce qu'il aime.
Plaiſirs reçus, que vous êtes flatteurs !
Plaiſirs donnés, vous êtes enchanteurs !

MAIS déja luit le pâle crépuſcule.
Zélis fixant les campagnes de l'air,
Avec le jour, ſent croître ſon ſcrupule.
Son œil baiſſé n'eſt qu'à peine entr'ouvert ;
Dès qu'Hilas voit, il veut voir davantage ;
Pour détourner un projet qui l'outrage,
Zélis le tient plus ſerré dans ſes bras,
Autour de lui forme d'amoureux lacs.
Hilas ſe plaint ; Zélis brave ſa plainte,
Et le couvrant de cent baiſers de feux,
Rend à ſon cœur ce qu'elle ôte à ſes yeux.

DANS les tranſports de ton ame éperdue,
Epuiſe, Hilas, la coupe des deſirs :
Dans ce moment tu ſens trop de plaiſirs
Pour pleurer ceux qu'on dérobe à ta vue.
Qu'ils ſont heureux nos Amans enflâmés !
Qu'ils ſont heureux ! ils aiment, ſont aimés.
Ce n'eſt point l'œil ni la main qui jouiſſent.
Egalement dans tous leurs ſens charmés,
Des voluptés les concerts retentiſſent :
D'un ſeul accord leurs organes frémiſſent ;
L'Amour les voit, leur ſourit, leur répond :
A cet accord tous leurs ſens applaudiſſent ;
Et le bonheur en un ſeul les confond.
Un doux ſommeil ſuit une douce yvreſſe.
L'Amant charmé, ſa charmante Maîtreſſe
Ferment les yeux aux approches du jour ;
Et la pudeur en rend grace à l'Amour...

A d'autres chants préparons notre oreille.
L'aube paroît, la nature s'éveille.
De l'horiſon le cercle qui s'étend,
De feux & d'or, brille vers l'Orient.
Sur le fond pur des voûtes azurées,

Je vois déja les bandes diaprées
Que peint l'aurore & l'astre renaissant :
Par le reflet de ces teintes pourprées,
L'œil voit au loin les plaines d'Occident ;
D'un feu moins vif doucement colorées.
Mais quel prestige & quel ravissement !
Ce temple d'or, cette superbe nue,
Semble quitter le sein du firmament ;
Pour enchanter de plus près notre vue.
Tous les rayons de l'arc brillant d'Iris
Sont à mes yeux mille fois reproduits.
Sur ce nuage on vit jadis Céphale
Au souffle pur des zéphirs amoureux ;
Avec l'aurore, enlevé jusqu'aux Cieux :
De ce nuage où l'émeraude étale
L'émail changeant de son verd coloris,
Où le saphir le dispute au rubis,
Où le rubis le dispute à l'opale ;
Tous les Amours vont sourire à Zélie.
Tandis qu'à nous lentement il s'avance,
L'un de ces Dieux sur le dos s'y balance,
Promene en l'air son œil malicieux,
Et s'applaudit en lisant dans les Cieux

Que l'on eſt loin de ſentir ta grandeur,
Quand ce n'eſt point aux bras de ce qu'on aime
Que l'on contemple & bénit ta ſplendeur!
Non, ce n'eſt point dans une Iſle enchantée,
Que par zéphir la Bergere portée,
Dans un Palais rayonnant de ſaphirs,
Retrouve Hilas & d'éternels plaiſirs.
Zélis, Hilas retournent au Village:
Pour leur Palais ils auront le Bocage,
Où de leurs cœurs ils ſe ſont fait préſent;
Ils s'aimeront: voilà l'enchantement.



870573

R. Hatchwell
20. 10. 87
[VOLTAIRE]





